

RENTRÉE 2010

Les romans s'enrhument

CATHERINE ANDREUCCI, MARIE KOCK, CÉCILE CHARONNAT

491 romans français et étrangers en janvier et février 2010, contre 558 à la même période en 2009 : la production de littérature accusera une nette baisse en début d'année, en écho au recul de la rentrée littéraire de l'automne. Mais si les libraires voient cette réduction globale d'un bon œil, rien n'indique qu'elle puisse durer.



Un roman de moins par-ci, un autre par-là, des éditeurs qui passent leur tour, faute selon eux de coup de cœur, d'autres qui affichent leur volonté de ne plus faire d'excès... De petites réductions en ajustements, la production de romans en janvier et février 2010 sera de 12 % inférieure à celle des deux premiers mois de 2009. Avec 491 romans français et étrangers annoncés pour janvier et février (voir notre dossier p. 63), c'est le plus bas niveau enregistré depuis 2001, date depuis laquelle nous comptabilisons cette production. Prise de conscience ? Coupes nécessaires ? Les chiffres des romans de l'hiver se prêtent difficilement à une analyse globale tant les situations diffèrent. Difficile d'y voir la fin de l'inflation éditoriale en littérature

française et étrangère, car les précédents légers reculs, en 2003 et 2005, n'ont été que de courte durée (voir graphique p. 15). Comme une légère respiration pour mieux repartir à la hausse, avec des niveaux de production supérieurs aux années précédant le repli.

La littérature étrangère surtout. La rentrée hivernale vient en tout cas renforcer la tendance de septembre à modérer la production éditoriale de romans à ces périodes-clés où se focalise l'attention médiatique. C'est surtout la littérature étrangère qui accuse le coup, avec une baisse de plus de 20 %. Les romans étrangers, réputés plus coûteux à produire et plus difficiles à vendre, font les frais de la prudence des éditeurs qui se décident après mûre réflexion, un œil sur les comptes d'exploitation. « Malheureusement, la tendance générale montre que la littérature se vend moins, témoigne Olivier Rubinstein, directeur général de Denoël, qui ne publie qu'un seul roman étranger contre quatre début 2009. Depuis trois ans environ, j'ai baissé la production globale de 20 % et réduit sensiblement le nombre des traductions. J'y fais encore plus attention aujourd'hui. » Finie la fuite en avant qui consiste à publier toujours plus de titres en espérant qu'un

ou deux sortiront du lot. L'heure est à la retenue et, en cette fin d'année, les éditeurs entonnent de nouveau le refrain bien connu du « *publier moins pour publier mieux* ».

Cette réduction de la production globale s'explique diversement. On peut y déceler les nouvelles stratégies de certaines maisons. Chez Fayard, où Olivier Nora s'emploie à réduire une production jugée pléthorique, en janvier et février, le nombre de romans diminuera presque de moitié. « *Nous avons à cœur, explique le successeur de Claude Durand, de ne pas programmer plus de romans que la maison ne peut efficacement en défendre, dans le contexte commercial et médiatique que vous connaissez, qui tend à la concentration et rend d'autant plus difficile la "part de marché" sur des titres qui relèvent de la politique de l'offre.* »

Alice Déon, qui a repris les rênes de La Table ronde depuis trois ans, publie moitié moins de romans français, mais « *ce n'est pas une conséquence de la crise. Si l'on fait moins de livres, //*



“ Depuis trois ans environ, j'ai baissé la production globale de 20 % et réduit sensiblement le nombre des traductions. J'y fais encore plus attention aujourd'hui. ”

OLIVIER RUBINSTEIN, DENOËL

-12%



**C'EST LA
BAISSE DES
NOUVEAUTÉS
ROMANS
EN JANVIER
ET FÉVRIER**

Nous avons recensé
491 romans à paraître en
janvier et février 2010
contre 558 pour la même
période de cette année
(voir p. 63).

LES ROMANS DE L'HIVER

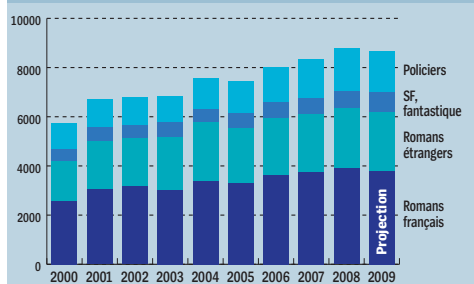
Romans à paraître en janvier et février recensés
dans notre dossier p. 69 à 93

Année	Romans français	dont 1 ^{er} romans	Romans étrangers	Total
2006	365	77	187	552
2008	367	74	180	547
2010	324	73	167	491

SOURCE : LIVRES HEBDO/ELECTRE

ROMANS 2000-2009

Production annuelle de romans par genres, poches compris, sur 10 ans



SOURCE : LIVRES HEBDO/ELECTRE

OLIVIER DION

/// on prend le temps de s'en occuper beaucoup mieux et de les faire durer en librairie. J'ai fait passer la production de 90 titres à 50 en 2009 et mon objectif est d'arriver à une quarantaine pour 2010. Cette baisse ne change d'ailleurs pas grand-chose au chiffre d'affaires de la maison ».

Chez Flammarion, où le recul est très léger, Teresa Cremisi, P-DG du groupe, assure que « ce n'est que saisonnier. Sur 2010, nous aurons une production équivalente en nombre de romans à celle de 2009 ».

Pour beaucoup, publier un ou deux titres de moins ne relève pas d'une stratégie programmée. « A chaque rentrée, le nombre de titres est variable, témoigne Marion Mazauric, directrice d'Au Diable Vauvert. Les structures de notre taille publient peu, de toute façon, et en fonction des coups de cœur. Nous sommes libérés de l'obligation de produire. »

D'autres maisons obéissent à un changement de stratégie, suite à un changement de propriétaire. C'est le cas du Rocher, qui avait aligné six romans français début 2009, et a suspendu sa pro-



OLIVIER DION

duction en littérature, suite au rachat par Marc et Sabine Larivé. Hachette Littératures, qui vient de passer dans le giron de Fayard, ne produira plus de nouveautés sous cette marque à partir de janvier. Mais d'autres éditeurs reviennent sur le créneau du début d'année, comme Carnets

LA TABLE RONDE

Nord ou Les Equateurs, ou renforcent leur présence à l'instar de Galaade ou Liana Levi. La réduction n'est pas universelle. Certains éditeurs maintenant une production importante comme Gallimard ou Grasset, tandis qu'Actes Sud repart à la hausse. Néanmoins, la prudence se retrouve en filigrane dans les discours. « Beaucoup de titres qui se vendent habituellement entre 5 000 et 15 000 exemplaires voient leurs ventes s'effondrer en librairie, estime Olivier Rubinstein chez Denoël. Je suis de plus en plus convaincu que

le lectorat en littérature ne se renouvelle pas tellement, tant il est hypersollicité. »

Surtout, les éditeurs remettent volontiers en avant le cœur du métier. « C'est trop frustrant de ne pas pouvoir s'occuper des livres, plaide Alice Déon à La Table ronde. Je préfère prendre le temps de les lire, relire, retravailler avec les auteurs... »

« Etre davantage éditeurs. » La préoccupation du numérique n'est pas étrangère à ce retour aux fondamentaux. « Partout où nous nous laissons aller à ne devenir que des prestataires de services de fabrication et de distribution, nous nous fragilisons par rapport à la technologie qui, sur ces compartiments de jeu, menace de faire mieux que nous, explique Olivier Nora. La révolution technologique nous invite à être davantage éditeurs, c'est-à-dire à "remonter" dans la matière grise : les auteurs, les échanges, le travail sur les textes – tout ce que la machine ne fera pas et que seul un rapport humain de confiance et de qualité peut offrir. »

Mais il n'est pas sûr que le numérique contribuera à contenir l'édition traditionnelle, tant les nouveaux procédés d'impression liés aux avancées technologiques font baisser les coûts de production. ● C.A.

« LA LECTURE LETTRÉE A SOUFFERT DE L'EXPLOSION SCOLAIRE »

Professeur de sociologie à l'Ecole normale supérieure lettres et sciences humaines et directeur du groupe de recherche sur la socialisation, Bernard Lahire est l'auteur, entre autres, de *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi* (La Découverte, 2004) et publiera, chez le même éditeur, *Franz Kafka : éléments pour une théorie de la création littéraire* en février.

La production de romans est en recul cette rentrée. Les éditeurs évoquent une forme de prudence...

Aujourd'hui, nombre d'éditeurs sont obligés d'avoir des stratégies commerciales. Dans le domaine de la littérature ou des sciences humaines, ils sont moins prêts à publier des textes qui présentent un risque. Mais ce phénomène n'est pas une mutation récente. Les logiques commerciales se sont mises en place dès le XIX^e siècle, dès lors que l'on est sorti du mécénat ou de la littérature de commande. Ces logiques existent depuis qu'il y a un marché.

Pourtant, certains secteurs résistent : la bande dessinée, le pratique, la jeunesse...

Justement, ce ne sont pas n'importe quels livres qui survivent. Aujourd'hui, plus de Français lisent mais ils lisent moins et pas la même chose que dans le passé. Il y a encore trente ans, les gros lecteurs lisaient majoritairement des essais et de la grande



Bernard Lahire

littérature. Mais ces lecteurs-là sont de moins en moins nombreux. La part des gros lecteurs (25 livres et plus par an) chez les cadres et professions intellectuelles supérieures est équivalente aujourd'hui à celle des ouvriers non qualifiés dans les années 1970 (1). Globalement, il y a de plus en plus de gens scolarisés, qui lisent un peu, qui vont un peu au musée, un peu au théâtre... On a donc l'impression que les pratiques se maintiennent. Alors qu'en réalité, si on avait maintenu le niveau et le type de lecture des grands diplômés du passé, la demande de littérature aurait dû exploser aujourd'hui !

Comment expliquer que ce n'est pas le cas ? Parallèlement à la montée d'une culture de

divertissement dans les médias audiovisuels, on assiste à une baisse générale de fréquence des pratiques dans tous les secteurs culturels « classiques ». Avant, lorsque l'on avait un certain niveau de diplôme, on pensait que c'était important d'aller à l'opéra ou de lire des textes réputés exigeants. Avec la multiplication du nombre des grands diplômés, il y a une baisse de la valeur symbolique de ces éléments culturels qui remplissent plus difficilement leur fonction de distinction. D'une façon paradoxale, la culture lettrée a souffert des effets de l'explosion scolaire. Elle était une denrée rare qui pouvait marquer une différence assez nette entre l'élite et le peuple. Et ce n'est plus le cas aujourd'hui. Parallèlement, la sélection des élites se fait de plus en plus par les mathématiques, et moins par les lettres qui ont très longtemps été centrales dans la définition de l'élite cultivée. Il y a trente ans, c'était un acte fort de démarcation que d'acheter (ce qui ne veut pas dire forcément lire !) Joyce ou un écrivain du nouveau roman. Aujourd'hui, montrer qu'on connaît le latin ou que l'on lit un texte un peu compliqué publié chez Verticales ou P.O.L n'est pas symboliquement très payant dans beaucoup de milieux. Les lettres ne sont plus les disciplines « reines », et les ressorts de la distinction culturelle ne s'appuient plus sur elles. ● PROPOS RECUEILLIS PAR M. K.

(1) *La culture des individus*, p. 563.

Les libraires apprécient la baisse de la production



Le grand self-service de Livre Diffusion à Ivry-sur-Seine.

En librairie, la réduction du nombre de romans est accueillie avec enthousiasme. Même si, une fois devant leurs tables de présentation, les libraires n'en ressentent pas toujours les effets.

Les éditeurs se mettraient-ils enfin au diapason des libraires ? » se demande Matthieu Colombe, patron de la librairie Goulard à Aix-en-Provence. Depuis plusieurs années déjà, la profession accable régulièrement la surproduction éditoriale de tous les maux. C'est donc avec chaleur qu'ils saluent la baisse annoncée, sur la production littéraire de la rentrée de janvier.

« Réflexe sain en temps de crise économique », pour Alain Caron (Page 189, Paris), « prudence de bon aloi de la part des éditeurs », pour Laurence Deschamps, chef de produit littérature de la Fnac, « accompagnement d'un marché plutôt morose », selon Matthieu Colombe, « trop d'échecs et trop de retours », d'après Jean-Bernard Doumène (L'Autre Rive, Nancy), les raisons ne manquent pas pour expliquer ce phénomène, voire s'en réjouir. Avant tout parce qu'une production réduite devrait générer moins d'heures payées en librairie. « La surproduction engendre un surcroît de travail à tous les niveaux, temps passé avec les représentants, entrée en stock, temps de lecture et retours. Elle nous oblige à payer du travail supplémentaire, qui n'est pas compensé par les remises accordées par les éditeurs. Surtout, elle nous éloigne de notre cœur de métier, le conseil aux clients », fait valoir Jean-Bernard Doumène.

Plus prosaïquement, cela signifie aussi davantage de place dans les rayonnages et sur les tables, notamment pour remettre en avant fonds et coups de cœur. Tout en permettant aux libraires de laisser davantage vivre les livres déjà parus et de se rendre plus disponibles pour les ouvrages qui sortent. « La rentrée littéraire de septembre nous a empêchés de donner leur chance aux quelques pépites qui auraient pourtant mérité d'émerger hors de la grosse cavalerie », souligne Matthieu Colombe. Le retard de lecture est phénoménal et cette accalmie de janvier nous permettra certainement d'éviter des allers-retours inutiles. » A l'instar de Laurence Deschamps, chacun pense finalement que lecteurs, librairies et éditeurs devraient y trouver leur compte.

De marbre. Toutefois, sur le terrain et devant leurs tables, les libraires ont parfois du mal à appréhender la baisse. « Pris individuellement, les programmes des diffuseurs ne paraissent pas moins lourds », souligne Aliénor Mauvignier d'Ombres blanches à Toulouse. Mais, surtout, 67 romans en moins sur un total de 491 ne représentent finalement pas grand-

chose dans des rayonnages qui ne sont pas extensibles. La réduction laisse donc de marbre certains d'entre eux, qui font déjà une sélection drastique dans les offices et ne verront pas vraiment la différence. « Quel que soit le nombre, je trouverai toujours de quoi composer une rentrée qualitative dans l'offre proposée », souligne Sylvie Loriquer, de L'Attrape-Cœurs à Paris.

Perplexes. Pour autant, la coupe opérée dans les romans traduits (- 20 %) les laisse perplexes. La littérature étrangère est, depuis quelques années, un marché en croissance continue, qui truste régulièrement les listes des meilleures ventes des libraires. « Du coup, il existe un certain opportunisme de la part d'éditeurs non légitimes sur ce segment, notamment pour la traduction anglo-américaine. La crise les a peut-être poussés à faire moins de coups et à se recentrer sur leur domaine de compétence premier », analyse Laurence Deschamps, qui n'a pas noté de réelles baisses sur les programmes des éditeurs traditionnellement ancrés sur ce segment, comme Actes Sud ou L'Olivier. « En 2009, les éditeurs ont certainement freiné les achats de droits et de traductions », souligne de son côté Aliénor Mauvignier, qui note par ailleurs que la littérature étrangère fonctionne par mode et par épiphénomène, telles Les Belles Étrangères, qui dynamisent les ventes. De là à y voir une anticipation des éditeurs sur l'absence de pays invité au Salon du livre de Paris... Dans tous les cas, comme le relève avec malice Maya Flandin, de Vivement Dimanche à Lyon, « un livre nouveau, pour le lecteur, ce n'est pas forcément la dernière nouveauté, mais celui qu'il n'a pas lu ». Malgré 44 romans étrangers en moins, les libraires auront donc encore de quoi remplir leurs tables. ◉

C. CH.



« La surproduction nous oblige à payer du travail supplémentaire, qui n'est pas compensé par les remises accordées par les éditeurs. »

JEAN-BERNARD DOUMÈNE,
L'AUTRE RIVE, NANCY



« Quel que soit le nombre, je trouverai toujours de quoi composer une rentrée qualitative dans l'offre proposée. »

SYLVIE LORIKER,
L'ATTRAPE-CŒURS, PARIS